

L'Illustration Européenne

ABONNEMENTS.

BRUXELLES, 10 fr., - PROVINCE, fr. 10.50,-
ÉTRANGER fr. 10, plus les frais de poste.
Directeur : THÉO SPÉE.

Rédacteur en Chef : MARCELLIN LA GARDE.

SOMMAIRE. Gravures: L'Hiver dans les Steppes de la Russie. - L'Eglise des Franciscains à Insprück (Bavière), d'après M. G. Bauernfeind. - Une Picarde, d'après M. Hugo Salmson. - La Vallée des Cactus géants.

TEXTE Nos Gravures - Chronique de ce delà. - Connaissances usuelles de la Semaine. - Une Protection occulte. Nouvelle bruxelloise. - Le Sort d'une Tragédie allemande. - Science attrayante. Harmonie entre la Chaleur et les Couleurs. - Ce qu'elle aimait. - Le Coffret. - Eléonore de Rouge-Cloître. Roman.

ADMINISTRATION.

Place Madou (Chaussée de Louvain),
N° 1, à BRUXELLES.
Administrateur: C. APPELIAN.
Prop.-Éditeur: HENRI BOGAERTS.

N° 15.

— 9^e. A N N É E. —

15 Février 1879.

NOS GRAVURES.

L'HIVER DANS LES STEPPES DE LA RUSSIE.

Se faire conduire en traîneau est un plaisir dont nos climats tempérés ne nous permettent pas de jouir souvent. Quand même l'hiver

présente à nos regards son blanc manteau de neige, il le retire trop rapidement pour qu'on puisse songer à des voyages de ce genre.

Dans les pays plus favorisés sous ce rapport, pendant plusieurs mois le moyen ordinaire de locomotion est le traîneau. Les naturels des steppes ont pour le traîneau une préférence marquée. C'est avec une espèce de volupté qu'ils s'enfoncent dans leur petit véhicule d'une

légèreté incroyable et se livrent à toutes les ardeurs de leurs rapides coursiers, qui les entraînent avec une célérité vertigineuse.

Il arrive parfois que le léger attelage fasse la culbute et précipite son propriétaire au milieu des neiges; mais ces petits accidents sont la plupart du temps sans conséquence, et ne diminuent en rien l'ardeur de ces hardis voyageurs. Le cheval lui-même semble partager la



L'HIVER DANS LES STEPPES DE LA RUSSIE.

passion de son maître pour ce genre de courses, il hennit joyeusement, lorsqu'il s'élanche dans l'immensité des neiges et parcourt en un jour un nombre incroyable d'étapes.

L'ÉGLISE DES FRANCISCAINS A INSPRÜCK.
(BAVIÈRE)

Cette église, si remarquable par son origina-

lité, renferme le splendide mausolée de Maximilien avec ses beaux bas-reliefs.

Autour de ce monument, se dressent vingt-huit statues colossales représentant des guerriers armés de toutes pièces, des seigneurs en

costume de cour et des personnages célèbres, tels qu'Arthur de Bretagne, Théodoric, roi des Ostrogoths, etc. Elles sont dues au ciseau du célèbre sculpteur Pierre Vischer de Nuremberg, et témoignent de la perfection qu'a atteint l'art allemand.

Quatre statues de bronze d'un travail achevé entourent le catafalque. Ce qui est surtout remarquable, ce sont les splendides bas-reliefs de Collin, en marbre de Carrare, qui couvrent les quatre faces du monument, et représentent les principaux traits de la vie de l'empereur, ses batailles, les cérémonies qu'il a rehaussées de sa présence, ses actions d'éclat, etc., le tout taillé de main de maître.

UNE PICARDE.

La population qui habite l'ancienne Picardie, est une des plus solides de la France; la robuste paysanne que nous voyons ici se reposant de ses fatigues du jour, donne une idée de la force physique et de la taille des femmes de cette contrée en général.

Les Picards sont pour la plupart laborieux, hospitaliers, simples, amis de l'ordre, sensés; mais en même temps un peu irascibles et entêtés; c'est pourquoi l'on dit proverbialement en France: „Tête picarde, tête chaude.”

La Picardie n'est connue sous ce nom que depuis le XIII^e siècle. Les uns pensent que cette dénomination lui vient du bas latin „picardus,” soldat armé de la pique, parce que les habitants de cette contrée excellaient dans le maniement de cette arme; les autres invoquent le vieux mot français: „picard,” signifiant querelleur.

Cette ancienne province se divisait en trois parties: la haute comprenait le Vermandois et la Thiérache; la moyenne le comté d'Amiens et le pays de Santerre: la basse le Boulenois, le Vimeu et le Ponthieu, tous noms qui font bonne figure dans l'histoire.

LA VALLÉE DES CACTUS GÉANTS.

C'est dans les montagnes de Bill Williams, (Amérique du Nord,) au sein d'un vaste défilé, appelé „chemin des cactus,” que l'on remarque ces prodiges du règne végétal. L'œil est frappé tout d'abord par l'aspect bizarre de ces plantes, ou plutôt de ces arbres, qui ne ressemblent pas mal à de gigantesques candelabres.

Les anciens missionnaires de la Californie et du Nouveau-Mexique, parlent du fruit de ce cactus, appelé par eux „petahaya,” comme servant de nourriture aux indigènes des bords du Colorado. On le trouve aujourd'hui assez répandu dans l'Etat de Sonora et la Californie du Sud.

Ce végétal se plaît dans les terrains maigres et pierreux; c'est lorsque ses racines peuvent s'étendre dans les fentes des roches qu'il atteint son plus grand degré de croissance; sa forme est très-variée et dépend de son âge; sa grosseur ordinaire est de un pied et demi, sa hauteur est très-variable: on en trouve fréquemment qui atteignent 30 et 40 pieds; au sud du Gila, il arrive à 60 pieds.

Cet arbre donne au paysage l'aspect le plus étrange, surtout qu'il aime à croître isolé. Son bois est très-dur, très-serré et rend de grands services aux habitants de ces régions.

CHRONIQUE DEÇA DELA.

SOMMAIRE. — La folie des gens sensés. — Un fait historique à propos des derniers froids. — Un pleureur et un rieur de profession. — Le poids d'une étoile. — Un tableau, une statue et une sonnette. — Le Naturalisme en littérature. — Une source de sujets de romans.

Dire que presque tous les hommes ont une manie, une folie, est un lieu commun banal. Vous rencontrez constamment dans le monde des gens qui ressemblent parfaitement aux pensionnaires des maisons d'aliénés! Tant que le fou, authentiquement déclaré tel, parle des choses ordinaires de la vie, vous êtes tellement

rassuré sur la tranquillité de son esprit, que vous lui ouvrirez les portes de l'hospice; mais parlez-lui amour, politique ou religion, tout-à-coup sa folie se réveille, et vous l'entendez divaguer et s'exalter jusqu'à la démence la plus complète.

Il en est ainsi dans le monde: vous entendez des hommes pleins de sens et de raison sur les choses communes; mais touchez une corde sensible, la propriété, les finances, l'économie politique, le système protecteur, le libre échange, l'enseignement, ou toute autre question du jour, les voilà qui se jettent en furieux en dehors de toutes les idées raisonnables et qui divaguent. Je ne parle pas des mille manies de différents personnages. Celui-ci se croit poète; cet autre musicien; celui-ci adresse des articles de littérature et de politique aux journaux. Il y a toujours dans l'âme de l'homme un côté faible, un côté incomplet, comme dans le corps humain — un point de côté. Quel est celui qui n'a son dada? Soyons donc indulgents les uns envers les autres.

* * *

J'ai entendu des vieillards se gausser de ceux qui geignaient à propos des derniers froids, et ils faisaient état de ces lamentations pour prouver que réellement nous dégénérons. Ils rappelaient les hivers rigoureux qu'ils avaient traversés et où le thermomètre, au lieu de descendre neuf ou dix degrés au maximum, descendait au double. L'un d'eux m'a à ce sujet rappelé le fait suivant: — En 1795, on constata quarante-deux jours consécutifs de gelée, et le thermomètre accusa vingt-quatre degrés au-dessous de zéro... L'Escaut, la Meuse, le Mein, le Rhin, la Seine, furent pris au point que des corps d'armée les traversèrent dans plusieurs endroits. Pichegru envoya dans la mer de Hollande des détachements de cavalerie et d'artillerie légère, avec ordre de traverser le Texel et de s'emparer des vaisseaux de guerre qui s'y trouvaient arrêtés et surpris à l'ancre par le froid. Cet ordre fut exécuté, et, ce qui ne s'était jamais vu, l'armée navale des Hollandais fut enlevée — par la cavalerie française!

* * *

Le célèbre pleureur des Etats-Unis, Crying Fellow, de Chicago, vient d'arriver en Europe avec l'intention d'y défier les amateurs, offrant de parier vingt mille francs, qu'il pleurera plus longtemps et plus abondamment que qui que ce soit. Or, il s'est trouvé que dans l'hôtel où il est descendu on l'a logé en face de son compatriote, Laughing Bill, qui a traversé l'Atlantique dans le but contraire, — celui de défier les plus forts rieurs. Ce dernier, éveillé le matin par des sanglots partant de la chambre du nouvel arrivé, pressentit un malheur, ce qui naturellement faillit le faire étouffer de rire. Crying Fellow, au bruit des éclats de rire que l'écho lui apportait de chez son voisin, s'imaginant que le personnage qui riait ainsi venait de faire quelque riche héritage ou de gagner quelque gros lot à une loterie, et cette pensée lui fut si amère qu'il en redoubla ses lamentations et ses gémissements.

Après s'être, pendant un quart d'heure environ, mutuellement efforcés, du fond de leurs chambres respectives, de dominer l'un par ses rires les pleurs de l'autre, l'autre par ses pleurs les rires de l'un, poussés par un mouvement de curiosité commune, ils ouvrirent simultanément les portes de leurs appartements, et se trouvèrent face à face, l'un riant comme un dératé, l'autre geignant comme plusieurs veaux.

Ce fut alors dans le corridor un terrible vacarme, qui attira bientôt la plupart des voyageurs logés dans l'hôtel. A la vue du rieur et du pleureur, ils se regardèrent un moment indécis, semblant se demander la cause de la joie insensée et de la douleur navrante respectivement écrites sur les traits de ces deux individus. Mais ils ne restèrent pas longtemps spectateurs passifs de cette scène contradictoire. Cédant bientôt à leurs tempéraments divers, ceux-ci firent chorus avec l'homme qui riait et ceux-là joignirent leurs sanglots à ceux de l'homme qui pleurait.

Sur ces entrefaites, se produisit un double phénomène psychologique. Laughing Bill, qui a bon cœur au fond, en voyant la persistance avec laquelle son voisin se désolait, réfléchit qu'il était peut-être en présence d'un homme frappé d'une grande douleur, à laquelle il insultait par ses transports de gaieté, et se mit à verser littéralement des torrents de larmes. Mais, voilà qu'au moment précis où se déchaînait cette cataracte inattendue, Crying Fellow s'aperçut que son adversaire portait des vêtements de deuil (en effet, il vient de perdre sa femme) et à cette remarque il fut pris brusquement d'un transport d'hilarité à rendre l'autre jaloux. Ce double changement à vue produisit un effet remarquable sur les spectateurs. Ceux qui avaient pleuré jusque-là par sympathie pour les malheurs supposés de Crying Fellow, se mirent à rire à gorge déployée, en voyant que ses malheurs n'étaient qu'imaginaires, puisqu'il en riait lui-même; et ceux, au contraire, qui avaient ri avec Laughing Bill, entraînés par le contagion, ne purent s'empêcher de pleurer à son exemple.

En ce moment, parut un garçon... En voyant que la moitié des voyageurs pleurait et que l'autre moitié riait, il crut devoir, en garçon éclectique, rire d'un œil et pleurer de l'autre, en leur annonçant que le dîner était servi. Ainsi finit une scène que l'on prétend avoir été arrangée par les deux fils de la patrie des frères Davenport, pour s'annoncer aux naïfs habitants de l'ancien monde.

* * *

Quel est le poids d'une étoile? Voilà certes un problème qui paraît impossible à résoudre, et les astronomes des générations qui nous ont précédés auraient souri en entendant parler de peser une étoile.

Cependant, à l'Académie des Sciences, le calcul du poids d'une étoile a été donné et fondé sur des bases incontestables. Il s'agit d'une petite étoile de la constellation „d'Ophinchus” à peine visible à l'œil nu.

Il se trouve qu'elle pèse presque trois fois plus que le soleil, et qu'elle est un million de fois plus lourde que la terre. C'est là un résultat tout-à-fait nouveau dans la science et fort surprenant pour une étoile aussi peu lumineuse. Cette étoile est à 54 milliers de milliards de lieues d'ici. Un boulet de canon qui emploierait six ans pour atteindre le soleil, volerait pendant 8,400,000 ans pour traverser l'espace qui nous sépare de cette étoile. — On doit ces données à un astronome distingué, M. C. Flammarion, qui est venu dans le temps donner des conférences en Belgique.

* * *

Un riche industriel vient d'acheter un ancien domaine seigneurial, dont il finira par prendre le nom, comme cela se pratique aujourd'hui. Il fait, avec sa femme et son fils, garçon de dix ans, une visite au curé. Or, la vieille petite chapelle qui servait d'église, venait d'être remplacée par un assez beau temple. On va visiter celui-ci, qui offrait à la vue une nudité presque complète. Notre richard dit au vieux pasteur:

— Je vous donnerai un tableau pour orner votre maître-autel.

— Et moi, ajouta la dame, je vous offrirai une statue de la Vierge.

Le curé remercia avec effusion, puis il dit: — Et le petit jeune homme, ne donnera-t-il rien?

— Certainement! exclama le couple à l'unisson; demandez vous-même.

— Le bruit, le tapage vont aux enfants, fit le vieillard en souriant: la cloche, par exemple... Celle que nous avons est si fêlée!

— Vous aurez cela aussi, fut-il répondu à l'ecclésiastique, aussi charmé que surpris d'une telle générosité.

Quelques jours après, on apportait au presbytère le tableau et la statue promis; de plus... une grosse sonnette!

* * *

Nous avons bien décidément une nouvelle Ecole littéraire, le naturalisme, opposé à l'idéalisme. M. Emile Zola, auteur de „l'Assommoir,” est à la fois le Pierre l'Ermitte et le Godefroid de Bouillon de cette croisade, qui tend à ce joli résultat : dépeindre et raconter, sans souci du style et en recourant même à l'argot, les choses les plus crues, les plus répugnantes, sous prétexte qu'elles sont naturelles. Ce genre répond trop bien à l'esprit et au goût de l'époque pour qu'un long succès ne lui soit pas assuré. C'est triste à avouer, mais que voulez-vous? c'est ainsi. L'Ecole idéaliste et moraliste continuera à avoir pour elle les esprits d'élite, les gourmets littéraires, et l'on y reviendra certainement. En attendant, on aura dans l'autre Ecole une nouvelle cause de dépravation du goût et du sens moral au sein des masses, alors que la mission de la littérature devrait être avant tout le relèvement des caractères.

* *

Si, parmi les romanciers, il en est un qui se trouve à bout de sujet et qui désire exercer sa verve humoristique aussi bien que sa science philosophique, voici une idée de livre digne de tenter les.... les.... les.... (naturalistes ou idéalistes.)

Il y a quelques jours, je vis descendre d'un camion, à la porte d'un coiffeur en renom, une grosse balle de marchandise.

— Ce sont des cheveux, me dit l'aide de l'artiste capillaire, de qui j'avais l'avantage d'être connu pour lui avoir fait quelques achats.

— D'où tirez-vous cela?

— De partout un peu. Il y a là des toisons tombées dans les hôpitaux, dans les dépôts de mendicité et autres asiles, et même de la tête des fous de tous les pays. Vous savez sans doute, Monsieur, que, dans certaines contrées, de chastes jeunes filles sacrifient souvent la riche parure que la nature leur a donnée, pour acheter de quoi se couvrir d'oripeaux.

Que pensent nos belles élégantes de la provenance de tous ces cheveux dont elles se parent aujourd'hui?...

Et pour revenir aux romanciers auxquels je faisais appel à l'instant, ne pensent-ils pas qu'il y aurait quelque livre original à écrire, en s'inspirant des causes multiples qui ont déterminé, de gré ou de force, le premier propriétaire à se déssaisir de sa chevelure? — Têtes de folles, têtes de criminelles, têtes de suicidées, etc., etc., vos cheveux ornent-ils aujourd'hui des têtes plus sages, plus dignes ou plus chastes?...

JEAN-LE-BUTINEUR.

CONNAISSANCES USUELLES DE LA SEMAINE.

Après ces rudes mois, qui ont engendré tant de maladies, traçons quelques règles concernant l'Hygiène de la convalescence.

Il va de soi que la première préoccupation qu'on doit avoir après une maladie, c'est de ne rien négliger pour en prévenir le retour. Nombre de personnes ont des rechutes et contractent d'autres affections, pour s'être persuadé trop tôt qu'elles étaient guéries.

Comme le corps, après avoir essuyé une maladie, est faible et délicat, il faut que les convalescents se prémunissent contre le froid, afin d'éviter de s'enrhumer. Une compagnie agréable et amusante, ainsi qu'un exercice modéré en plein air, leur seront très-utiles; mais il faut éviter par-dessus tout une grande fatigue. Les aliments doivent être légers, mais nourrissants; il faut qu'ils mangent souvent, mais peu à la fois. Il serait dangereux pour un convalescent qu'il mangeât à chaque repas autant que son estomac demande, parce que ce n'est pas ce que l'on mange qui nourrit, c'est ce que l'on digère.

Donc, se nourrir avec mesure, en augmentant chaque jour la dose des aliments : d'abord bouillon, lait de poule, potage à la semoule ou aux féculés, chocolat, gelées de fruits ou de viandes; puis, les viandes blanches, rôties, les purées, les

œufs frais; enfin, des fruits bien mûrs ou cuits; et ainsi on reprend peu à peu le régime habituel.

Il est nécessaire que les convalescents mâchent beaucoup leurs aliments, qu'ils diminuent la quantité de boisson dont ils usaient dans la maladie : la meilleure est l'eau avec un tiers de vin vieux. Qu'ils prennent peu d'aliments le soir, pour avoir un sommeil plus tranquille, qu'ils recherchent l'air et la lumière, mais qu'ils fuient avec le plus grand soin le serrein. La température doit être de 15 à 20 degrés. Enfin, qu'ils se gardent de reprendre trop tôt leurs occupations, car le travail précoce est souvent la cause des maladies de langueur.

Bref, craindre ces deux écueils : abstinence trop sévère et excès d'aliments.

ÉLOV.

UNE PROTECTION OCCULTE.

Nouvelle bruxelloise.

I.

Il y a bien des années que se sont passés les événements dont il va être question; mais comme celui qui en fut le héros vient précisément de mourir, le moment a paru opportun pour les remettre en lumière.

Adrien Van Asten était fils d'un ex-négociant de Bruxelles jouissant d'une assez grande fortune; il avait seize ans lorsqu'il quitta la maison paternelle pour aller compléter son éducation dans un collège de Paris, car on croyait à cette époque que cette ville était la seule où un fils de famille pût recevoir une éducation convenable. Après avoir passé quelques années à faire ce qu'on appelle ses humanités, Adrien resta encore à Paris pour suivre, disait-il à son père, les cours de l'école de droit.

Possesseur de la fortune de sa mère, notre jeune légiste passait beaucoup plus de temps à courir les bals et les spectacles qu'à étudier les Pandectes et les Institutes. Aussi les amis ne manquaient pas au jeune Bruxellois. Enfin, au bout de quelques mois d'apprentissage, et grâce aux heureuses dispositions qu'il avait reçues de la nature, il comptait parmi les „lions” du Boulevard. Mais dans notre siècle la gloire s'achète souvent bien cher, et lorsque notre jeune compatriote eut mérité le titre d'Incroyable, il s'aperçut que les dix-huit mois qu'il avait dépensés pour obtenir cette distinction flatteuse, lui avaient en outre coûté à peu de chose près les cent mille francs qu'il tenait de sa mère.

Pendant ce temps Adrien n'était plus revenu à Bruxelles; la tranquillité de la maison paternelle allait mal à ses goûts dissipés; puis le confortable d'une maison flamande ne pouvait que sembler ridicule à cet élu de la mode. Et cependant il aimait son père, mais le malheureux jeune homme se trouvait engagé dans une voie fatale, obligé toujours de marcher devant lui sans pouvoir regarder en arrière.

Un jour, au milieu de ses embarras financiers, il reçut une lettre datée de Bruxelles, et dont il ne connaissait pas l'écriture : elle était d'un ami de son père qui l'engageait à ne pas perdre un moment, s'il voulait embrasser une dernière fois l'auteur de ses jours.

A cette affreuse nouvelle, Adrien fut anéanti; il se rappela les joies de la famille, et tout ce qu'il devait à l'amour de ses parents. Il partit sur-le-champ, brûlant les relais; à son arrivée, M. Van Asten était mort en le bénissant..

Le désespoir d'Adrien fut sincère et profond. Après les premiers jours donnés à la douleur, il devint un autre homme. Ce n'était plus ce jeune fou qui marchait la tête levée dans le chemin du vice, c'était un homme qui sentait ses fautes et qui avait conçu la résolution de vivre pour les réparer.

Il voulut s'occuper de régler ses affaires, et il trouva que son père avait converti la majeure partie de sa fortune en une „rente viagère” assise sur la tête du fils et constituée de manière à lui assurer pour l'avenir une existence honorable, en dépit de ses prodigalités.

Douze mille francs de rente viagère et quel-

que vingt mille francs comptant faisaient un joli revenu, à cette époque surtout, mais Adrien n'était plus homme à transiger avec sa conscience : il fit réaliser à tout prix la succession de son père, y compris la rente viagère, puis il courut à Paris liquider ses comptes de fashionable. En vain voulut-on le retenir, il revint dans sa patrie et prit un modeste logement dans une maison qui avait appartenu à son père et qui, après avoir passé en plusieurs mains, était devenue la propriété d'un juif allemand, nommé Samuel Jacob. Il voulait ainsi ne pas oublier un instant que son père était mort dans cette maison, et qu'il n'avait pas été là pour lui fermer ses yeux.

Il lui fallut trouver à s'occuper, car il avait épuisé ses dernières ressources à payer ses dettes.

II.

On était alors au commencement de 1830, et le mouvement révolutionnaire qui devait éclater quelques mois plus tard, fermentait déjà dans toutes les têtes.

Par sa conduite honorable, Adrien avait reconquis l'estime de ses concitoyens, et il prit une part active à la collaboration d'un journal qui chaque jour élevait la voix en faveur de l'indépendance nationale.

Un article dirigé contre les partisans du gouvernement et sorti de la plume incisive d'Adrien, avait frappé si juste qu'il éveilla toute l'animosité des amis du pouvoir. Dans les cafés, au théâtre, tout le monde en parlait. Le nom d'Adrien fut prononcé, on le disait auteur de cette éloquente sortie, et sa conduite passée servit de texte à des attaques personnelles contre son caractère politique.

Ce même jour, il reçut la visite de son hôte, M. Samuel, qui, cachant ses perfides intentions sous le prétexte d'un vif intérêt, lui fit connaître les bruits injurieux qui circulaient sur son compte.

Voici quel était le raisonnement de l'enfant d'Israël : Adrien est un jeune homme de cœur, il se battra; ou bien il sera tué, ou bien il tuera son adversaire. Dans le premier cas, il y aura mort naturelle; dans le second, il sera condamné à la détention; de toute manière l'effet légal sera le même.

(Nous saurons plus tard pourquoi le digne propriétaire raisonnait ainsi.)

Adrien n'avait pas grande confiance dans la sincérité de Samuel; l'œil oblique de cet homme répugnait à sa nature ouverte et confiante. Aussi ne répondit-il que par des banalités aux confidences provocatrices du spéculateur.

Cependant, quelques instants après, le jeune publiciste sortit et, pour la première fois, il se dirigea vers un café fréquenté de la ville, où les souteneurs du gouvernement tenaient pour ainsi dire leur quartier général.

L'apparition d'Adrien dans ce café fut un événement. Son visage était calme, mais exprimait clairement l'intention bien arrêtée de ne pas laisser calomnier son nom, ni surtout ses principes.

Après quelques chuchotements, le feu commença : c'étaient, pour la plupart, de jeunes officiers fanatisés par leurs chefs.

— Parbleu, disait l'un, il est temps que justice se fasse de ces misérables écrivassiers qui ne savent rien respecter. Il faudrait un exemple; ce sont des animaux vénimeux qu'il faut écraser.

Adrien écoutait et humait lentement une bavaroise.

— Avez-vous lu, répondit l'autre, l'infâme article de ce matin? On vient de m'en nommer l'auteur. C'est un petit jeune homme perdu de dettes, qui a fait mourir son père de chagrin. Il est maintenant réduit à vivre de calomnie. C'est un lâche qui frappe dans l'ombre, et n'oserait se montrer; c'est ..

— Vous en avez menti! cria une voix.

Et d'un bond Adrien s'élança au milieu des causeurs.

— C'est moi qui suis l'auteur de cet article que vous appelez infâme; on me nomme Adrien Van Asten. Vous parlez de lâcheté! Vous croyez que l'homme qui expie noblement les fautes de sa jeunesse, que le citoyen qui consacre sa plume à la plus sainte des causes, reculerait devant vos épées? Vous croyez à

votre courage? Eh bien! moi aussi, je sais manier une épée, moi aussi, je sais diriger la balle d'un pistolet, et je vous défie tous!

Notre héros se retira à pas lents, après avoir jeté une poignée de cartes au milieu des provocateurs.

III.

Le lendemain, Adrien et le jeune officier qu'il avait insulté se trouvaient au bois de la Cambre avec des témoins.

Le pistolet fut choisi d'un commun accord,

et les adversaires se placèrent à quarante pas en marchant l'un sur l'autre.

En voyant la figure noble et ouverte de celui dont il devait être le meurtrier, ou la victime, Adrien se prit à songer que ce jeune homme avait un père dont il faisait peut-être



L'ÉGLISE DES FRANCISCAINS A INSPRÜCK (BAVIÈRE), D'APRÈS M. G. BAUERNFEIND.

l'orgueil et le bonheur, et il se reprocha presque sa violence de la veille.

Mais le signal est donné; Adrien a fait quelques pas.... Il tire.... Son adversaire n'est pas atteint, et cependant l'adresse d'Adrien était proverbiale à Paris. Celui-ci s'a-

vance calme et résolu devant le coup qui va le frapper; encore quelques secondes et il en aura fini avec la vie, car il marchera jusqu'à ce que sa poitrine rencontre le pistolet de son adversaire.

— Pas de générosité, monsieur, je n'en veux

pas! s'écrie Adrien; tout ce que je vous demande, c'est de ne pas me manquer.

Et la distance qui sépare les deux combattants disparaît à chaque pas.

Tout-à-coup, un galop de cheval se fait entendre; au même instant paraît un homme

qu'Adrien reconnaît pour un des plus riches banquiers de la ville.

— Dieu soit loué ! s'écrie-t-il, j'arrive à temps.

Et sautant à bas de son cheval avec une agilité qu'on n'aurait pas attendue de son âge,

il marche vers l'adversaire d'Adrien.

— Que veulent dire ces armes, monsieur ? Un duel, pour réparer une faute !... Ce qui n'était qu'une sottise devient un crime.

— Mais, mon père....

— Silence, monsieur, j'ai le droit de parler ici.

— Monsieur, dit Adrien, votre fils n'a plus rien à craindre. Rassurez-vous. Mais faites-nous grâce, je vous prie, de vos exhortations paternelles.



UNE PICARDE, D'APRÈS M. HUGO SALMSON.

Puis s'adressant à l'officier dont il s'était rapproché :

— Faites vite, monsieur, car je n'aime pas à attendre.

— Croyez-vous donc, monsieur, dit le père,

que la perte de mon fils soit la seule crainte qui m'occupe en ce moment ? Pensez-vous que je pourrais serrer dans mes bras mon enfant quand il se présenterait à moi souillé du sang d'un homme ? Ne verrais-je pas toujours en lui

un meurtrier, un assassin !

L'officier fit un mouvement de colère.

— Je le répète, un assassin !

Et arrachant le pistolet des mains de son fils, il le déchargea en l'air.

— Vous avez tort, Ernest; vous avez insulté un homme digne d'estime, un homme que vous ne connaissiez pas, que j'honore, moi, comme une des espérances du pays, et parce que cet homme a senti cet affront, qu'il a repoussé l'insulte par l'insulte, il vous faut sa vie; votre honneur de soldat n'a plus rien à craindre; maintenant vous pouvez sans honte lui faire vos excuses, lui demander sa main, car c'est la main d'un homme de cœur.

Ernest ne put résister à l'autorité de ces paroles et il saisit vivement la main d'Adrien.

— Bien, mon fils, bien, M. Van Asten. Je vous remercie tous les deux.

Et comme les témoins d'Ernest s'éloignaient en murmurant :

— Allez, messieurs, allez dire à vos chefs que vous n'avez pu réussir à faire tuer deux hommes d'honneur....

IV.

Quand Adrien rentra dans son modeste appartement, il aperçut la figure de Samuel, grimaçant la surprise et le désappointement. Le juif ferma sa porte en grommelant ces paroles :

— Est-ce qu'il ne se serait pas battu? Je lui croyais du courage; ce fameux combat s'est peut-être borné à une égratignure. J'espérais mieux....

Adrien se remit de nouveau à l'œuvre, mais il sentit qu'un citoyen qui travaille dans un but d'utilité générale ne devait pas ainsi jouer sa vie avec le premier fou venu; avant tout il lui fallait remplir sa mission jusqu'au bout.

Les choses marchaient rapidement; déjà la ville de Bruxelles avait répondu par un cri de liberté aux éloquentes paroles de la „Muette;” près d'un mois s'était écoulé depuis le 25 août, c'était le 23 septembre. L'armée du prince Frédéric menaçait les portes de la capitale. Tous les habitants de la vieille cité brabançonne avaient été conviés à mourir pour la cause de la liberté, et Adrien vit que le moment était venu de joindre les actions aux paroles. Là où la fusillade tonne le plus, il est au premier rang, il domine par son calme, impose par son audace; mais la mort semble ne vouloir pas de lui.

Ni le 24, ni le 25, Adrien n'avait reparu à son domicile; mais son nom était dans toutes les bouches, et le vieux juif Samuel Jacob, en entendant raconter les prouesses de son locataire, conçut de sinistres espérances....

Qu'était donc devenu Adrien? — Le 23 au soir, il descendait la Montagne du Parc, lorsqu'au détour du Marché-au-Bois, quatre hommes se jetèrent sur lui. Avant qu'il eût pu saisir ses armes, pousser un cri, il était bâillonné et désarmé; puis il se sentit porté à bras pendant un espace de temps assez long.

Nous n'essayerons pas de retracer le désespoir du jeune homme, qui croyait qu'on en voulait à sa vie. Mourir ainsi, mourir assassiné, quand la mort est là, sur le champ de bataille, la mort glorieuse, la mort du brave! Ces pensées bouillonnaient dans la tête du prisonnier.

Bientôt ses membres s'affaïssèrent; les hommes qui le portaient, en entendant le sourd mugissement que le bâillon renfonçait dans sa poitrine, le crurent mort et ils s'arrêtèrent.

(A continuer.)

LE SORT D'UNE TRAGÉDIE ALLEMANDE. (I)

Le vieux Michaëlsen, appelé „le Patriarche,” jouissait en Allemagne d'une autorité bien établie; puissant propagateur des œuvres dramatiques, il était le représentant des auteurs, et c'est grâce à lui que plusieurs d'entre eux ont dû le succès qui a fait la gloire de leurs noms. Michaëlsen aplaniissait les difficultés aux jeunes débutants; il était l'oracle des artistes, des agences et des directeurs. Sa physionomie

spirituelle avait un cachet de distinction, toute sa personne révélait le „grand seigneur,” il possédait la corde qui sait émouvoir les cœurs et racontait avec un attrait tout particulier les mille souvenirs qui avaient émaillé sa vie.

Écoutons de sa bouche une intéressante anecdote qui se rapporte au célèbre Ferdinand Lasalle.

„Un matin, raconte Michaëlsen, la poste m'apporta un manuscrit d'une soixantaine de pages; l'écriture en était fine et serrée. „Franz von Sickingen,” tel était le titre de l'œuvre, tragédie en cinq actes, précédée d'une introduction et accompagnée d'un petit billet signé des initiales F. L., où l'on m'annonçait une prochaine visite pour connaître mon avis.

Après s'être présenté une première fois sans me rencontrer, mon inconnu revint à l'heure que mon domestique lui avait indiquée.

L'aspect de cet homme, sa tournure svelte, sa figure pâle, le soin de sa personne excitèrent ma curieuse attention.

— Monsieur, me dit l'étranger, je me présente à vous comme étant l'auteur de la tragédie Franz von Sickingen.

— Je regrette, répondis-je, que le manque de temps ne m'ait permis jusqu'ici que de prendre lecture du premier acte, et je vous dirai que cet acte ne m'a pas déplu du tout.

Le jeune homme me remercia et déclina son nom, qui m'était connu. Je savais que chez Ferdinand Lasalle se rencontraient deux qualités distinctes qui s'associent rarement: une érudition merveilleuse et un incroyable besoin de vie et de mouvement. D'un côté, son humeur quelque peu „faustique” (à la Faust) lui inspirait un irrésistible besoin d'étudier les grandes questions sociales et religieuses.

Deux jours après l'entrevue racontée plus haut, Lasalle revint me trouver.

— Comment jugez-vous ma pièce? me demanda-t-il tout d'abord.

— Vous voulez connaître mon avis? eh bien, le voici: la tragédie est excellente, mais... trois fois trop longue. Je calcule toujours une pièce d'après l'heure du théâtre. (Je vis Lasalle sourire.) Publiez la vôtre telle qu'elle est chez un libraire, mais faites-en une réduction pour l'édition destinée au théâtre. Abrégez-la de manière à ce qu'elle dure deux heures de moins. Une tragédie qui dure cinq heures n'aura jamais du succès en Allemagne.

— Vous avez raison, je suivrai votre conseil.

— Ensuite, dans cette tragédie il y a trente-sept personnes qui parlent, un empereur, un prince, deux comtes un archevêque et vingt seigneurs nobles. Juste Ciel! voilà bien trop de noblesse! retranchons quelques princes.

Lasalle riait de tout son cœur.

— Comment, continuai-je, une petite direction de théâtre pourrait-elle faire les frais d'un pareil personnel? Voici mon avis: réduisez-la à deux actes et soyez moins généreux de personnages. J'ai ajouté quelques remarques concernant certains changements scéniques à apporter dans l'ensemble de l'œuvre.

L'auteur reprit son livret, et trois jours plus tard il me le rapporta tout remanié; de six actes, il n'en restait plus que quatre, six personnages avaient disparu, leur dialogue était reparti sur les autres. Un semblable travail, en trois jours, me parut inouï; j'en exprimai mon étonnement à l'auteur.

— Vous badinez, dit-il; j'ai écrit toute la tragédie en sept semaines, et en même temps je composais le canevas d'une petite comédie piquante que je vous montrerai à l'occasion.

— En sept semaines composer une tragédie! jeter les bases d'une comédie!... Mais dites-moi donc par quel hasard un érudit, un philosophe, un politicien tel que vous, est-il devenu écrivain dramatique?

— Par quel hasard? Oh, mon Dieu! c'est une étrange histoire... Je vous dirai qu'Herman Hendrichs porte en grande partie le poids de ce crime.

— Quoi, l'auteur du Götze, du duc Albert, le principal représentant de l'École romantique!

— Par le plus grand des hasards, je me trouvais un jour avec Hendrichs dans le train qui va de Dusseldorf à Berlin: chacun parla naturellement de ce qu'il aimait; dix minutes ne s'étaient pas écoulées qu'Hendrichs abordait

le terrain du théâtre „Pas de romantisme, pas de poésie!” s'écria-t-il. Et où donc irions-nous sans poésie? Puis, tout-à-coup il me dit à brûle-pourpoint:

— Vous écrirez une comédie! Eh bien, oui, vous ferez cela!

— Au nom du ciel! lui répliquai-je, pourquoi donc voulez-vous que je commette un semblable méfait?

— Parce que vous êtes un idéaliste, vous avez de la verve, de l'imagination.

— Ainsi je dois écrire une comédie?

— Non, non, objectait-il avec résistance, vous écrirez un drame!... une tragédie! Mais je vous en prie, de grâce, ne prenez pas un sujet moderne; les tragédies en habit noir me font l'effet des roses odorantes enfermées dans une boîte. Que diriez-vous de Franz von Sickingen comme héros d'une tragédie?

Et sans me laisser le temps de répondre, il se mit à me développer son idée et à me dépeindre avec exaltation tout le succès que pourrait obtenir une tragédie telle qu'il la concevait.

Je dois en convenir, le sujet m'intéressait vivement, et le succès prédit par Hendrichs ne me laissait pas indifférent. Nous agitions la question avec une animation sans pareille, quand le garde-convoi vint nous interrompre. En s'excusant de l'encombrement des voitures de troisième classe, il introduisit dans notre compartiment, une jeune femme vêtue pauvrement mais proprement, et accompagnée de deux enfants.

Lorsque Hendrichs aperçut cette jeune femme, un sentiment de compassion s'empara de lui, et il l'aida à s'installer commodément dans notre voiture. La nouvelle venue réclama notre indulgence dans le cas où l'un des enfants se mettrait à pleurer; le pauvre petit était malade depuis quinze jours et elle se rendait à Berlin à l'effet de consulter un médecin.

Elle nous raconta qu'elle était veuve depuis un mois, que son mari, à la sortie d'une représentation où il avait joué le rôle de „Götz von Berlichingen,” avait été frappé d'apoplexie.

Nous fûmes, tous deux émus de ce triste récit et nous fîmes à la malheureuse des offres de service qu'elle refusa d'abord, mais lorsque Hendrichs eut décliné son nom, la glace fut rompue.

— Ah, certes, reprit-elle, mon mari vous aimait bien. Il m'a souvent parlé de vous. Je vous reconnais maintenant; vous êtes venu nous voir à votre passage à Hanovre. Je venais alors d'avoir ces deux jumeaux-ci. Depuis ce temps, tout alla de mal en pis chez nous. Mon mari, atteint d'une maladie de poitrine, se trouva dans l'obligation d'accepter de maigres engagements dans des théâtres de troisième et de quatrième ordre, jusqu'à ce que la mort vint le délivrer d'une vie de souffrances. Je crains, reprit la pauvre femme en essuyant ses larmes, et en serrant sur son cœur le petit malade, que mon pauvre Fritz n'ait hérité de la maladie de son père.

En effet, l'état de l'enfant s'aggravait d'instant en instant; nous conseillâmes donc à l'infortunée de descendre à la station la plus proche, et nous en fîmes autant.

Pendant que Hendrichs installait la pauvre famille dans un hôtel, je courus chercher le médecin. Celui-ci ordonna une potion calmante à l'enfant, mais lorsqu'il fut seul avec nous, il nous dit que tout secours humain était inutile. Assise au chevet du petit malade, la mère sanglotait. Hendrichs et moi, nous cherchions vainement à lui adresser quelques paroles de consolation, et nous essayions de notre mieux de distraire et d'amuser la sœur jumelle.

Tout-à-coup, on entendit sonner l'angelus; la petite fille s'échappa de nos mains, s'élança vers son frère et, le secourant par le bras, elle s'écria:

— Tu ne vas pas t'endormir, n'est-ce pas, avant que nous ayons fait ensemble notre prière du soir?

La mère voulut parler; étouffée par les larmes, elle n'y put réussir; l'enfant s'était agenouillée au pied du lit de son frère, qui se joignit pieusement à elle, et, d'une voix sonore, la petite fille récita l'Oraison Dominicale. Le malade se souleva légèrement, aperçut sa mère en larmes à quelques pas de lui, vit sa petite

(1) Pendant la discussion qui a eu lieu naguère au Reichstag allemand, à propos de la loi contre les socialistes, il a été beaucoup parlé d'un de leurs chefs les plus fameux, Ferdinand Lasalle, mort il y a quelques années: c'est de lui que s'agit dans cet article.

sœur agenouillée et recueillie, et lui aussi se mit à dire d'une voix faible la prière du soir.

Hélas! cette voix devenait de plus en plus faible, et avant que le „pater" ne fût achevé, l'enfant était retombé pâle et sans vie sur son oreiller.

— Franz, mon enfant! s'écria avec désespoir la mère.

Les lèvres du pauvre et e s'agitèrent encore; peut-être achevait-il sa prière; il leva ses petites mains jointes, regarda une dernière fois sa mère, regard doré par les derniers rayons du soleil, puis sa respiration devint difficile, à peine perceptible, on n'entendit plus rien, puis...

— Maman, exclama la petite fille, inutile d'achever la prière, Franz s'est endormi.

Le lendemain, Hendrichs et moi, nous continuâmes notre voyage.

— Voilà la vie de comédien, me dit-il; le héros disparaît, le rideau tombe, et nul ne s'inquiète de ceux qui restent après lui.

— Il faut qu'on vienne en aide à la pauvre veuve et à l'orpheline.

— C'est bien mon avis; l'art doit être aidé par l'art, et vous pouvez me tendre une main secourable dans l'exécution du plan que je me propose. Vous allez écrire „Franz von Sickingen;" moi, je jouerai le rôle principal, et le bénéfice de la représentation sera pour la veuve.

Je promis, et voilà comment il s'est fait que j'ai écrit cette pièce.

„Tel fut le récit de Lasalle."

Michaëlon proposa l'œuvre en question à un théâtre royal, en ayant soin de ne pas nommer l'auteur. Le comité de lecture fut unanime à reconnaître la richesse de la pensée, la profusion des nobles sentiments et l'effet dramatique. Mais quelques jours plus tard, la pièce revint aux mains de Michaëlon, accompagnée de ces mots: „Les portes du Théâtre Royal resteront fermées à Ferdinand Lasalle."

L'auteur eut beau frapper à tous les théâtres de l'Allemagne: partout il échoua devant des difficultés matérielles, le mauvais vouloir des directeurs et surtout devant la censure.

Quand il fut mort, on se mit à vouloir jouer sa pièce de vingt côtés à la fois: les héritiers s'y opposèrent. Mais une chose certaine, c'est l'immense intérêt de curiosité qu'inspirerait aujourd'hui la pièce de Lasalle, si on la publiait.

Disons, pour finir, que si le drame du célèbre socialiste ne vit point les feux de la rampe, l'idée généreuse qui lui avait donné naissance, n'en fut pas moins réalisée. Hendrichs et Lasalle travaillaient activement à venir en aide à la pauvre veuve et à sa fille; c'est grâce à eux que cette dernière occupe aujourd'hui une position élevée sur une des principales scènes de l'Allemagne.

ERN. V. H.

SCIENCE ATTRAYANTE.

HARMONIE ENTRE LA CHALEUR ET LES COULEURS.

On sait quelle est l'influence de la couleur sur l'absorption ou la réflexion de la chaleur.

Quelques exemples montreront que les êtres vivants ont été créés en harmonie avec cette loi physique.

Plus on étudie la nature, plus on y voit la marque d'une intelligence souveraine.

Les races d'animaux du Nord sont blondes et portent des pelures blanches. Les quadrupèdes et les oiseaux y sont blancs. On sait que c'est la couleur qui se laisse le moins facilement traverser par la chaleur.

Afin de conserver le calorique de leur corps, quelques espèces septentrionales de couleur grise blanchissent à l'approche de l'hiver: exemple les lièvres, qui changent si bien de

poil qu'on ne les distingue pas de la neige qui couvre le sol.

Il existe, au sommet des Pyrénées et des Alpes, une espèce de perdrix (logopède) qui devient l'hiver toute blanche, et ce qu'il y a de remarquable, c'est que, dans un climat plus tempéré, les mêmes animaux conservent leur vêtement d'été.

On a démontré expérimentalement qu'un rat de couleur fauve (mus articus), exposé à 40° centigrades au-dessous de zéro, devient blanc.

* * *

La chevelure qui blanchit avec l'âge est aussi un préservatif contre la perte de la chaleur naturelle chez les vieillards.

On a remarqué que les chevaux gris pomelés devenaient tout-à-fait blancs en vieillissant.

Les habits noirs laissent facilement entrer la chaleur du dehors et laissent perdre celle qui vient du dedans. Aussi, ils sont chauds au soleil et frais à l'ombre.

C'est donc à tort qu'on a blâmé la nature d'avoir revêtu d'une peau noire une grande partie des habitants de la zone torride. On a réfléchi qu'en se mettant à l'ombre, ils trouvent une rafraîchissement beaucoup plus efficace que si leur peau eût été blanche.

La couleur noire d'un animal est un signe de force; cela indique qu'il est d'une constitution à pouvoir supporter une perte quelquefois grande de chaleur vitale.

* * *

Les premières fleurs de la saison doivent être blanches, pour parer au rayonnement des nuits claires qui les flétrirait. Et cela est; exemples: les fleurs de l'aubépine, du cerisier, du pommier, de l'abricotier, etc., etc.

Et à mesure que la saison s'avance, les fleurs jaunes et bleues apparaissent. Je ne parle que des fleurs exposées à l'air, qui n'ont aucun abri pour se cacher.

La neige est blanche, parce qu'elle doit préserver les plantes pendant la saison froide; on sait que les hivers rigoureux sans neige sont désastreux.

L'effet de la couleur est mis en évidence par cette simple expérience: voulez-vous que la neige ne soit plus protectrice? Jetez du noir de fumée à sa surface et les herbes gèleront sous la neige ainsi noircie.

* * *

Avez-vous remarqué le choix des matériaux que font les oiseaux pour construire leurs nids? Ils prennent des plumes blanches de préférence à toutes les autres.

On prétend encore que, „suivant une préscience occulte, les insectes et les plantes qui ont à supporter les rigueurs de l'hiver, enveloppent leurs œufs ou leurs graines d'un vêtement plus épais et plus fourni quand l'hiver doit être très-froid." Je recommande cette observation aux Mathieux, faiseurs d'Almanach.

Les philosophes, les métaphysiciens, les théologiens aussi bien que les observateurs, ont cherché ce qui indique dans la nature autre chose que le hasard. On a attaché, avec raison, beaucoup d'importance à ce qui révèle un dessein, une intention, un fait exprès. Les mathématiciens ont calculé combien il y avait de millions à parier contre un que ce n'est pas du hasard seul, qu'est résultée l'harmonie qui enchaîne ensemble plusieurs faits qui résultent l'un de l'autre.

En résumé, la question des vêtements et de la parure considérée dans les êtres qui reçoivent immédiatement ces dons de la nature, nous montre une science, une habileté, une bienveillance qu'on ne peut méconnaître.

Dr O.

CE QU'ELLE AIMAIT.

Elle aimait une fleur. — Maintenant qu'elle est morte, J'aime aussi cette fleur dont l'aspect la charma. Comment appelle-t-on cette fleur? Que m'importe De connaître le nom de la fleur qu'elle aimait?

Elle aimait un oiseau. — Maintenant qu'elle est morte, J'aime aussi cet oiseau dont le chant la charma. Comment appelle-t-on cet oiseau? Que m'importe De connaître le nom de l'oiseau qu'elle aimait?

Elle aimait une étoile. — A présent qu'elle est morte, J'aime aussi l'astre pur dont l'éclat la charma. Comment appelle-t-on cet astre? Que m'importe De connaître le nom de l'astre qu'elle aimait?

Etoile, fleur, oiseau, — joyaux de la nature, — Elle m'aimait aussi! mon âme la charma. Murmurons-nous tout bas, près de sa sépulture, Le doux nom que portait celle qui nous aimait.

ED. VAN DER PLASSCHE.

LE COFFRET.

Ma mère, pour ses jours de deuil et de souci, Garde dans un tiroir secret de sa commode Un petit coffre en fer rouillé, de vieille mode, Et ne me l'a fait voir que deux fois jusqu'ici.

Comme un cercueil, la boîte est funèbre et massive, Et contient les cheveux de ses parents défunts, Dans des sachets jaunis aux pénétrants parfums, Qu'elle vient quelquefois baiser le soir, pensive!

Quand sont mortes mes sœurs blondes, on l'a rouvert Pour y mettre des pleurs — et deux boucles frisées! Hélas! nous ne gardions d'elles, chaînes brisées, Que ces deux anneaux d'or dans ce coffret de fer.

Et toi, puisque tout front vers le tombeau se penche, O mère, quand viendra l'inévitable jour Où j'irai dans la boîte enfermer à mon tour Un peu de tes cheveux... Que la mèche soit blanche!...

GEORGES RODENBACH.

ÉLÉONORE DE ROUGE-CLOITRE.

Roman.

DEUXIÈME PARTIE.

(Suite, voir page 112.)

VII.

La nuit allait venir. Albert et René prirent congé de lord Cliffoding et de sa famille, qui rentrèrent à la villa. Ernestine Oudon et Clémentine Mallet restèrent à l'endroit où elles étaient installées.

— Voilà, dit la première à son amie, deux singulières aventures qui nous arrivent, et d'une façon bien imprévue!

— Quelles aventures? demanda Clémentine qui parut tout-à-coup sortir d'une rêverie profonde.

— Eh, mais, ces rencontres!...

— Oui, celle que tu as faite de ton cousin, est, vu les circonstances surtout, bien extraordinaire!

— Et ta présence à Voltri en même temps que M. de Rouge-Cloître, et ce vif désir qu'il a de te parler en secret, n'est-ce donc rien?

— Oh, je te l'ai déjà dit, il aura appris, je ne sais comment, que ma mère était liée avec la sienne, et c'est au sujet de celle-ci qu'il veut probablement m'entretenir.

— Il s'est passé jadis une histoire tragique dans la famille des Rouge-Cloître... Albert m'en a dit quelques mots, mais il ne connaît pas les détails... Je viens seulement d'entrevoir ce René; vraiment, il m'intéresse. Il y a tant de mélancolie dans ses traits, dans son regard, même dans sa voix... Pourtant, m'a dit Albert, il a pour lui tout ce qui peut rendre un jeune homme heureux; rien ne doit le tourmenter dans le présent, ni le préoccuper pour l'avenir. C'est donc le passé qui est l'objet de cette profonde tristesse dont m'a parlé mon cousin et que, du reste, tout révèle en lui. Voyons, raconte-moi comment il a été privé au berceau de celle qui lui a donné le jour.

En ce moment, l'Anglais passait à côté de

La tonnelle où se trouvaient les deux jeunes filles; elles ne l'entendaient pas, mais lui avait saisi les derniers mots qui venaient d'être prononcés, et il s'arrêta court pour écouter.

— Le drame du château de Rouge-Cloître, reprit Clémentine Mallet, a eu, il y a plus de vingt ans, un retentissement immense; la Belgique tout entière s'en est occupée, et les journaux étrangers en ont même parlé. Ma mère, tu le sais, était une amie d'enfance de la victime; aussi, toute petite, ai-je été initiée aux plus minimes détails de ce crime, resté jusqu'ici inexplicable. Je vais te raconter tout ce que je sais.

Le récit que fit l'institutrice à son amie dura longtemps; quand il fut terminé, lord Cliffoding, qui n'avait pas bougé, s'éloigna sans bruit et, un instant après, il se présenta devant les deux jeunes personnes, en leur disant :

— Quoi, Mesdemoiselles, vous êtes encore là! Vous ne craignez donc pas le serein, qui me paraît devoir être assez perfide ce soir.

— C'est vrai, Milord, répondit Clémentine, mais quand on est liées comme nous le sommes, et qu'on ne s'est pas vues depuis longtemps...

— Oui, oui, on a beaucoup de confidences à se faire... Je ne veux pas les troubler.

Et il s'éloigna, pendant que les deux amies regagnaient la maison.

— Qu'ai-je entendu? se dit Lord Cliffoding; cet homme frappé de démence... cette Eléonore, son ancienne fiancée, accusée d'avoir tué sa femme!... Si c'étaient ceux que... Cela est très-possible, cela est même probable. Oh, je m'en assurerai, dussé-je franchir la longue distance qui me sépare de ces deux êtres énigmatiques.

VIII.

Le lendemain, des compatriotes de Lord Cliffoding, qui habitaient le voisinage, vinrent l'inviter, ainsi que Milady et les plus âgés des enfants, à prendre le thé avec eux, et l'invitation fut acceptée.

Par hasard, René et Albert, qui étaient en promenade, les virent sortir de chez eux.

— Voilà qui est pour le mieux, dit Lussault; nous allons profiter de leur absence et nous présenter comme pour leur faire une visite, et ainsi tu pourras causer à ton aise avec l'institutrice.

— Tu as raison, fit le comte; le moment doit être favorable, entrons.

Ils trouvèrent les jeunes filles installées sous une verandah, pendant que cinq ou six marmots s'ébattaient sur une pelouse située en face.

Après quelques instants de conversation, Ernestine se leva.

— Je te laisse avec M. le comte, dit-elle.

Et elle gagna le jardin, où Albert l'accompagna.

René de Rouge-Cloître garda quelques instants le silence.

— Mademoiselle, dit-il enfin, vous êtes donc bien la fille de la plus ancienne et de la meilleure amie qu'ait possédée ma mère, comme l'attestent plusieurs lettres que j'ai en ma possession?

La gouvernante fit un signe affirmatif.

— Pendant de longues années, continua le comte, on m'a laissé dans l'ignorance la plus complète de tous ces tristes événements, et à

l'heure présente, je ne les connais pas encore à fond, ou plutôt dans leur réalité.

— Comment, Monsieur le comte!... quel motif a-t-on donc pu avoir?...

— Avant de vous répondre, il faut que vous me permettiez de vous raconter ma vie en peu de mots :

Mes souvenirs les plus éloignés me reportent dans une riante propriété des bords du Rhin; j'étais alors âgé de trois ou quatre ans. Je n'avais pour toute famille que ma tante, M^{me} de Vaudrez, qui, à l'heure présente, continue de demeurer avec moi. Elle me servait alors et me sert encore de mère. Plus tard, lorsque je lui parlais de mes parents, elle me disait que j'étais orphelin, que je n'avais plus qu'elle

Je l'interrogeai; elle ne me répondit pas, et sortit pour se rendre à la salle de réception.

IX.

Son absence dura bien une demi-heure, et quand elle revint je la trouvai pâle et agitée.

Le silence qu'elle avait gardé précédemment, au sujet de cette visite, m'empêcha de lui en parler. Elle reprit le travail de broderie dont elle était occupée, et resta bouche close pendant plusieurs minutes, quand tout-à-coup :

— René, me dit-elle, mes pressentiments ne m'avaient pas trompée... L'homme qui est venu était bien celui que je supposais, et je te dois à cet égard une confiance. Cet

homme est un cousin de feu ton père, c'est aussi mon neveu. Il porte ton nom, il a le même titre que toi... Comte Féréol de Rouge-Cloître... Mais c'est un des êtres les plus dégradés qui existent; il a commencé par se ruiner complètement au milieu de tous les excès; puis, après avoir abusé des bontés de sa famille à son égard, il s'est fait marin, a parcouru plusieurs des parties du monde, et est revenu au pays aussi pauvre et plus dégradé encore qu'auparavant. Il a employé tous les moyens pour nous extorquer de l'argent. Les sacrifices que nous avons faits pour lui sont considérables. Enfin, il a de nouveau disparu, mais il n'avait pas renoncé à son système d'exploitation vis-à-vis de moi. Il est une des causes pour lesquelles je m'étais fixée près de Remagen. Il a fini par me découvrir, et j'ai été accablée de demandes d'argent de sa part. Je comptais qu'arrivée à Paris, il aurait perdu mes traces. Je me suis trompée, puisque, je te le répète, c'est lui qui vient de me quitter.

— Et cela vous inquiète, ma chère tante! m'écriai-je. Soyez sans crainte; s'il pose le moindre acte d'hostilité, nous recourrons à la Préfecture de police, qui le mettra à la raison.

— Nous devons bien nous en garder, René, objecta M^{me} de Vaudrez; ce serait une triste extrémité. J'ai consenti encore à un sacrifice, espérant qu'il me débarrasserait de nouveau de sa présence pendant longtemps, mais j'ai pu m'apercevoir qu'il n'était pas satisfait, et je crains qu'il ne revienne à la charge.

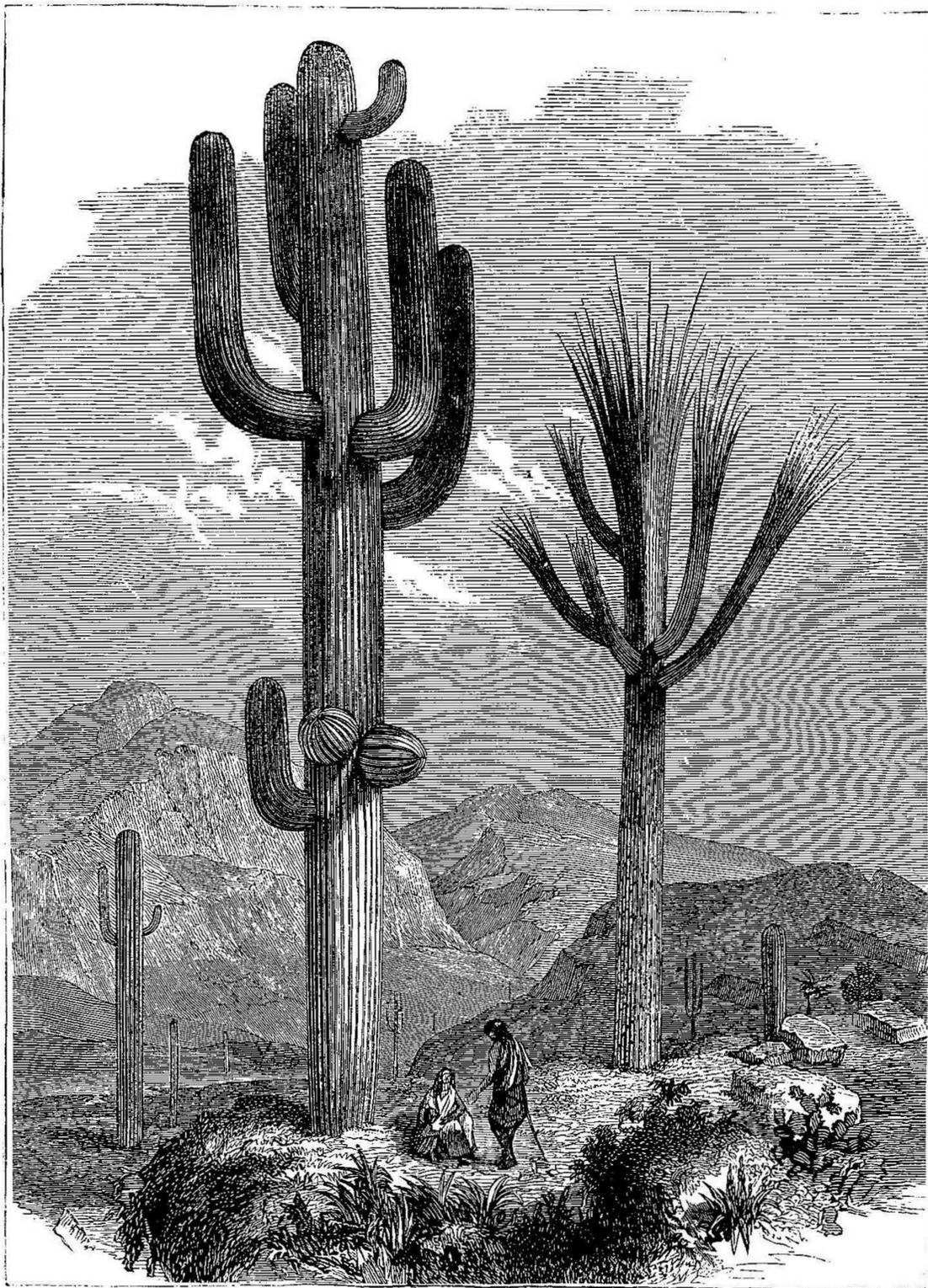
— Alors nous aviserons, fis-je, car effectivement, d'après ce que vous me faites con-

naître, il ne se tiendra pas tranquille. Dieu sait avec quels garnements il est lié dans la moderne Babylone!

— Ma plus grande crainte, continua M^{me} de Vaudrez, est pour toi! Il a osé me demander de te présenter à lui... Or, à aucun prix, tu ne dois te mettre en contact avec ce misérable. Pourtant, je suis à peu près certaine qu'il fera tous ses efforts pour te voir. Il faut donc que tu me promettes, s'il t'abordait, de n'avoir avec lui aucune espèce d'entretien, et s'il t'écrivait, de me remettre ses lettres...

Je fis cette double promesse, bien décidé à la tenir, quoique ma curiosité fût grandement éveillée. Que voulez-vous? j'avais dix-huit ans! Ce fut tout-à-fait contre ma volonté que je ne la tins pas.

(A continuer.)



LA VALLÉE DES CACTUS GÉANTS.

au monde. J'eus un précepteur, homme fort instruit, qui m'avait mis, à l'âge de seize ans, en état de suivre les cours d'une Université. Il conseillait celle de Bonn; mais ma tante avait résolu de quitter l'Allemagne pour se rendre à Paris. Là, pour me fortifier dans mes études, je suivis pendant deux ans les cours du Lycée Charlemagne, puis je me fis recevoir bachelier.

Un jour on annonça à ma tante la visite d'un Monsieur qui avait déclaré vouloir ne faire connaître son nom qu'à elle seule. Elle demanda quelques renseignements au domestique, qui lui donna le signalement de l'inconnu.

M^{me} de Vaudrez en parut vivement impressionnée.

Je l'entendis murmurer ces mots : „Si c'était lui! Que faire?“